
Archéologie religieuse du monde byzantin et arts chrétiens d'Orient
**Culture religieuse de la Russie médiévale à travers
l'archéologie, la philologie et l'histoire de l'art**

Alexandre Gordine



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/501>

DOI : 10.4000/asr.501

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2009

Pagination : 217-221

ISBN : 978-2-909036-36-6

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Alexandre Gordine, « Culture religieuse de la Russie médiévale à travers l'archéologie, la philologie et l'histoire de l'art », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 116 | 2009, mis en ligne le 26 novembre 2009, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/asr/501> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.501>

Chaire : Archéologie religieuse du monde byzantin et arts chrétiens d'Orient

Conférences de M. Alexandre Gordine
Musée de l'Ermitage, Saint-Petersbourg
Directeur d'études invité

Culture religieuse de la Russie médiévale à travers l'archéologie, la philologie et l'histoire de l'art

Loin d'être un cours complet sur l'histoire de la culture religieuse de la Russie médiévale, cette série des conférences visait néanmoins à faire connaître ses quelques éléments caractéristiques. L'objectif était donc de diversifier les sujets, en choisissant ceux en rapport avec les interrogations modernes sur la mentalité du Moyen Âge ou des questions d'intérêt général dans le domaine de l'art byzantin, comme par exemple l'histoire de l'iconostase. Bien entendu, les recherches ou préférences personnelles du conférencier ont joué, d'où une attention particulière à la région du Nord-Ouest et à ses capitales historiques Novgorod et Pskov.

Sources épigraphiques et archéologiques. Exemple d'une collection archéologique au Musée de l'Ermitage

Le principal sujet de la première conférence, les graffiti et les lettres sur écorce de bouleau, fut choisi en raison de cette importance primordiale que toute la culture chrétienne et médiévale accorde au livre et à l'écriture mais aussi, dans une certaine mesure, en raison de son opposition à l'aperçu stéréotypé du *xx^e* siècle : la Sainte Russie = les icônes. En outre, cette documentation – bien connue des slavistes mais pas assez des historiens de l'art byzantin ou des médiévistes occidentaux – est parmi nos sources les plus directes et les plus authentiques sur la mentalité de la population médiévale russe, dont la mentalité religieuse, sans parler de son importance pour l'histoire sociale et économique, pour l'histoire de la vie quotidienne.

Au Moyen Âge classique, les graffiti, tant les inscriptions que les dessins, semblent plus nombreux dans les églises russes que sur les parois des églises romanes en France. On les trouve même en abondance, lors des fouilles, sur des fragments d'enduit. Malgré un interdit précoce dans la *Règle ecclésiastique* de Vladimir le Saint, qui les considère comme un sacrilège, tout le monde fait des graffiti, le clergé au premier chef. En tant que genre, cette écriture monumentale se trouve juste à la charnière de la culture orale et de celle du livre. Certes, le plus souvent le dessin gravé est une croix et l'inscription est *kyrie eleison* ou

Domine, adjuta me. Fait curieux, ces formules pieuses – toujours en langue d'Église, le vieux slave – ne sont pas nécessairement identiques à celles qui sont conservées en Bulgarie : les mots clés sont souvent autres. Tout comme certains manuscrits du XI^e siècle, les graffiti prouvent un usage limité – seulement dans les milieux instruits – du second alphabet slave, dit glagolique (XI^e-début du XII^e siècle).

Bien qu'à l'époque elles aient été en usage dans toute l'Europe du Nord, les lettres sur écorce de bouleau constituent une sorte de « spécialité » de la ville de Novgorod¹, où des matériaux organiques ont été préservés de manière exemplaire par une terre fort humide, le sol s'élevant ici à la vitesse de 1 cm par an en moyenne. Plus de 40 % des lettres datent des XI^e et XII^e siècles : la grande majorité relève de la correspondance d'affaires, familiale, quelquefois même amoureuse, sans parler des fameux exercices du petit Onicéphore, fils d'un boyard. Tous les textes ne sont pas rédigés en russe, il y en a aussi un en carélien, un autre en allemand, un troisième en latin. La conférence s'est principalement intéressée à quelques rares documents contenant des commandes d'icônes et des notes prises d'après des commandes orales (documents trouvés dans l'atelier d'un prêtre-iconographe) et à ceux, plus habituels, où se lisent des prières liturgiques et même quelques abrégés des offices, ou bien des formules magiques, il est vrai christianisées, de guérisseurs : par exemple, un verset du psaume 55 (selon la Bible latine) écrit à l'envers. Il était également impossible de ne pas mentionner dans ce contexte une découverte extraordinaire de l'an 2000 : un *codex* de trois tablettes à écrire (cirées) contenant les versets des psaumes 68, 76 et 77 et que la stratigraphie date vers l'an mille, c'est-à-dire quelques décennies seulement après la Conversion. Il s'agit d'un matériel scolaire, comme l'atteste une sentence gravée sur le cadre : « Ce livre, psautier, est une consolation paisible pour les veuves et les orphelins, une mer immobile pour les petits pèlerins, une entreprise louable pour les enfants des serfs ».

Des graffiti trouvés en fouille, il était logique de passer aux fragments d'enduit peint qui constituent une source capitale pour la connaissance de la peinture monumentale russe, en particulier pour la période pré-mongole. Les fragments de fresques de l'époque paléologue provenant de l'église de la Résurrection (1395) à Pskov fouillée par le Musée de l'Ermitage, en sont un exemple heureux, car ils nous donnent une idée non seulement du style, mais aussi de l'essentiel du programme iconographique d'une peinture perdue. Il suffit parfois d'un tout petit morceau d'enduit : ainsi, une figuration de l'âme langée avec une partie de manteau rouge rehaussé d'or (en réalité, d'ocre jaune) suggère la présence d'une *Dormition*, et une main tenant un bout d'étoffe celle d'une *Pentecôte*.

1. D'où proviennent environ 95 % de plus d'un millier de pièces trouvées depuis la première trouvaille faite en 1951. L'orthographe un peu simplifiée de la plupart des lettres fut prise d'abord pour la marque d'un manque d'instruction. Une analyse plus poussée fit ensuite abandonner cette idée, ainsi que le concept erroné de l'unité linguistique des Slaves orientaux au premier millénaire. Le dialecte novgorodien est désormais attesté dès la fin du X^e siècle.

Sainte-Barbe, dernière église en bois à Pskov, son iconostase et « le maître de Sainte-Barbe » (début du xv^e siècle)

Nous n'ignorons pas, –écrit le médiéviste français Carol Heitz–, à quel point il est difficile de dégager, entre architecture et liturgie, des concordances vraies –telles qu'elles ont véritablement existé– sans laisser courir l'imagination. [...] Mais il est des époques, notamment celles dites de gestation et de mutation, qui offrent des exemples frappants de concordance entre, d'une part la vie religieuse et sa cristallisation liturgique, de l'autre l'architecture choisie pour l'abriter.

Une telle période de transformations tant fonctionnelles qu'esthétiques –et en rapport direct avec l'iconostase– dans l'architecture ecclésiale de Pskov au début du second quart du xvi^e siècle (avec un retour partiel au passé vers 1540) servit de point de départ à la seconde conférence, celle portant sur le thème de l'introduction de l'iconostase haute, de type moscovite, à Novgorod et Pskov. En vertu du titre annoncé, une attention particulière fut accordée à une iconostase, aujourd'hui dispersée, provenant de la petite église de l'ancien monastère Sainte-Barbe du faubourg de Pskov. Si ses trois rangées supérieures, une *Deisis* comprenant les icônes des saints métropolitains Pierre et Alexis de Moscou, un *Dodécaorton* et les icônes perdues des prophètes, sont également datables du début du second quart du xvi^e siècle, sa rangée inférieure réunissait les principaux chefs-d'œuvre de « l'école de Pskov », réalisés vers le début du siècle précédent, dont deux fameuses icônes de la Galerie Tretiakov à Moscou attribuées au « maître de Sainte-Barbe ».

Les racines occidentales de la sculpture de Vladimir et Souzdal

La troisième conférence visait à mettre en évidence les résultats préalables de l'enquête menée ces dernières années sur les racines occidentales de la sculpture de Vladimir et Souzdal. L'architecture de cette principauté est à part dans l'art de bâtir de la Russie pré-mongole : au lieu de la brique byzantine, son matériau est la pierre de taille (*pierre blanche*). Cette technique fut apportée vers le milieu xii^e siècle de la Galicie (Ukraine de l'Ouest), où elle avait été auparavant implantée par les bâtisseurs venus de la Petite Pologne. Le caractère initial de l'architecture souzdalienne est assez sévère, mais très vite il change profondément et la sculpture prend une place privilégiée sur les façades. La nature de cette brusque mutation n'était déjà pas un secret pour le père de l'historiographie russe Vassili Tatischeff (1686-1750) qui affirmait que le prince souzdalien André dit *Bogolubski* avait reçu des maçons et un architecte de l'empereur germanique Frédéric Barberousse². Pour l'architecture de l'époque d'André et de son successeur Vsevolod III (seconde moitié du xii^e siècle), une filiation directe de l'architecture lombarde et plus précisément pavesane, depuis longtemps présumée, est aujourd'hui assurée grâce aux études approfondies du Professeur Oleg Ioannissian (Université de Saint-Petersbourg, Musée de l'Ermitage). Malheureusement, cette évidence ne vaut pas pour la sculpture,

2. C'est également de lui que le prince André ou quelqu'un de sa famille reçut les *armilla*, dont un se trouve aujourd'hui dans les collections du Musée du Louvre.

bien que les correspondances soient toujours plus abondantes en Italie du Nord. Le problème est que l'art des sculpteurs envoyés à Vladimir par Barberousse se trouve comme en marge des voies d'évolution principales de la sculpture italienne, et que les ensembles conservés de Milan et de Pavie sont pour la plupart sensiblement plus anciens (début du XII^e siècle). Par conséquent, dans l'attente des progrès de l'enquête, on doit se contenter des ressemblances partielles, imparfaites et sporadiques. En outre, d'une manière énigmatique, les entrelacs, cet inévitable motif de la sculpture lombarde, n'apparaissent à Vladimir que très tard, sous Vsevolod III ; le Professeur Ioannissian a bien montré cette seconde vague d'influence lombarde dans l'architecture.

Le culte des saints et le répertoire des vocables d'églises

La quatrième conférence était consacrée à ces deux sujets intimement liés l'un à l'autre³.

Vocables d'églises

Les historiens français recourent volontiers à ce genre d'études historio-topographiques (entre autres : M. Roblin, *Le Terroir de Paris aux époques gallo-romaine et franque*, Paris 1971 et D. Barthélemy, *La Société dans le comté de Vendôme de l'an mil au XIV^e siècle*, Paris 1993). Mais outre les indices chronologiques et autres qu'ils apportent, les vocables méritent de retenir l'attention pour eux-mêmes, comme un composant de la culture religieuse parmi d'autres.

Pskov, avec ses quarante monastères urbains et périurbains et une quarantaine d'églises paroissiales à la veille de son annexion définitive à Moscou en 1510, et sa province, avec plus de cent églises rurales (sans compter celles de petites villes ou bourgs) vers la fin du XVI^e siècle, offrent des statistiques non négligeables. Par exemple, si la primauté des paroisses rurales placées sous le vocable de saint Nicolas est attendue, la nette préférence accordée à saint Georges sur saint Dimitri (Démétrios) est indiscutablement un phénomène régional qui oppose la province de Pskov à l'ensemble du pays.

Le culte des saints nationaux et locaux

Quant au culte des saints nationaux et locaux, dont la propagation tarde, à quelques exceptions près, en Russie, on n'en trouverait pas meilleure illustration que la ville de Rostov, dite Rostov le Grand. Autrefois le chef-lieu d'un des deux plus anciens et immenses diocèses de la Moscovie, c'est une ville de la sainteté russe par excellence : aucune autre ne présente une théorie de saints comparable, échelonnée du XI^e au XVIII^e siècle, et peut-être aucune autre n'accuse un tel attachement à leur mémoire.

Saint Leontios (originaire de Constantinople ?), l'un des premiers évêques, apôtre du Rostovoï, ouvre avec son successeur direct, saint Isaïas, cette théorie dans la seconde moitié du XI^e siècle. L'autre héros de la lutte contre le paganisme,

3. Cette conférence ne fut malheureusement pas présentée au public à cause de la fermeture de la Sorbonne le 21 novembre.

fondateur d'un des plus anciens monastères du Nord-Est, saint Avraamios de Rostov, les accompagne. Une vieille église en bois aux abords de la ville, est le dernier témoin d'une architecture ayant jadis fleuri dans la région. On suit ensuite, sous l'épiscopat de saint Ignatios, tout au début du joug mongol, la belle aventure d'un prince d'Horde, qui se convertit au christianisme et vint avec ledit évêque à Rostov, où il fonda une dynastie princière, mais aussi un monastère dédié aux saints Pierre et Paul.

Bien que n'étant pas au nombre des saints rostoviens officiels, saint Stéphane de Perm' (né à Oustugue, capitale des terres de Rostov au Nord, mort à Moscou en 1396), apôtre du peuple finno-ougrien, les komi-zyrianes, reçut sa formation théologique à Rostov, dans le couvent épiscopal Saint-Grégoire. Ses contemporains étaient saint Jacob (Iakov), d'origine paysane, injustement destitué par les princes de Rostov, et son successeur saint Théodore (Féodor), évêque-diplomate ayant fréquenté Constantinople, fils de famille boyarde, à savoir le neveu du saint le plus vénéré de Moscou, Serge de Radonège, lui aussi originaire du Rostovoï. Tous les deux sont des fondateurs de monastères.

Au beau milieu du paysage urbain des xv^e et xvi^e siècles se dessinent les figures ascétiques de deux « bienheureux », deux *urodivye*, tous les deux... d'origine allemande : les reliques – un petit crucifix incrusté dans le style de la Renaissance et un Psautier latin manuscrit – du second, qui vécut sous Jean le Terrible, sont toujours présentes dans une église paroissiale érigée sur sa tombe. À quelques dix huit kilomètres de Rostov, le monastère des saints Boris et Gleb, fondé vers la fin du xiv^e siècle par deux frères novgorodiens, disciples de saint Serge de Radonège, garde la mémoire de l'autre personnage ascétique remarquable – saint Irinarque le Reclus (mort en 1616). S'étant retiré dans sa cellule pendant trente huit ans, dont presque une décennie de guerre civile dite *le temps des troubles*, il semble être parmi les interlocuteurs d'un prisonnier involontaire de ce même monastère, Nicolas de Mello, augustinien portugais, qui avait eu l'imprudence de traverser la Moscovie au retour de sa mission en Inde.

Enfin, l'époque des réformes de Pierre le Grand est marquée à Rostov par la personnalité éminente du métropolite Dimitri (1651-1709), Ukrainien comme cela devient alors la règle, écrivain et polémiste, rédacteur du Ménologe, mais canonisé en 1757 en tant que thaumaturge et cela en un siècle qui ne connaissait presque pas de canonisations officielles.

C'est ainsi que se dessine ce portrait d'une ville à travers ses saints, permettant à la fin de conférence de clôture de feuilleter bien des pages de l'histoire nationale de Russie.